

*Le Frankenstein français et la littérature de l'ère
révolutionnaire* de Julia V. Douthwaite

Mélanie Courtemanche-Dancause

Number 265, Summer 2018

Frankenstein, sous toutes ses formes et à toutes les époques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Courtemanche-Dancause, M. (2018). Review of [*Le Frankenstein français et la littérature de l'ère révolutionnaire* de Julia V. Douthwaite]. *Spirale*, (265), 32–35.

« LA CRÉATURE MISÉRABLE QUE J'AVAIS CRÉÉE », OU LE MONSTRE RÉVOLUTIONNAIRE

Par Mélanie Courtemanche-Dancause

LE FRANKENSTEIN FRANÇAIS ET LA LITTÉRATURE DE L'ÈRE RÉVOLUTIONNAIRE

de Julia V. Douthwaite

Classiques Garnier, 2016, 385 p.

Le genre (*gender*), la Révolution française, la Terreur, la littérature, la modernité : voilà ce qu'englobe ambitieusement l'ouvrage de Julia V. Douthwaite, traduit de l'anglais par Pierre André et Alexane Bébin chez les éditions Classiques Garnier. Ambitieusement, car l'auteure se pose essentiellement la question suivante : peut-on retracer les impacts de la Révolution française non seulement dans la littérature contemporaine de l'événement, mais aussi dans celles des XIX^e et XX^e siècles, voire jusque dans le monde du XXI^e siècle ? Inversement, l'auteure cherche aussi à cerner la manière dont la littérature a pu influencer les événements de la Révolution, en lançant l'hypothèse qu'elle a pu mettre fin à la Terreur. Le lecteur est confronté à l'idée qu'il y ait eu une « révolution en fiction » : là où l'esprit révolutionnaire voulut la régénération de l'Homme, Douthwaite fait valoir un processus semblable en littérature. D'abord, du point de vue des « mutations formelles », en ce qui a trait aux changements de style, à la réécriture de l'histoire et aux nouveaux genres littéraires qui font leur apparition. Il y a aussi une « révolution en fiction », dans la mesure où des acteurs de l'époque révolutionnaire ont profondément marqué la vie française. Les médias des siècles suivants « ont, à la lettre et avec imagination, transcrit, emprunté et remodelé les scènes et les rencontres symboliques du passé en de nouvelles histoires



d'un intérêt sans fin ». L'ouvrage nous démontre que la littérature n'aurait pas passivement rapporté les événements de la Révolution : elle posséderait un caractère agissant et dynamique.

Il va de soi que nous pouvons encore aujourd'hui, au XXI^e siècle, témoigner des effets et de l'héritage de la Révolution ; l'apport original de l'ouvrage de Douthwaite, toutefois, se situe dans la volonté de faire connaître les « chaînons manquants » littéraires et culturels qui nous relient à cet événement fondateur. L'auteure choisit donc de « *[s'éloigner] de l'analyse historico-politique très fine et [de s'aventurer] plus loin du terrain originel* » : elle opte pour une analyse des « traces » laissées par les révolutionnaires entre 1789 et 1794, qui seraient repérables dans certains ouvrages ou créations des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. Pour nous orienter dans ce programme chargé, Douthwaite s'interroge sur quatre thèmes : la perception de la femme marchant sur Versailles en 1789 ; la représentation des avancées mécaniques et de la création artificielle ; le portrait du roi Louis XVI face à sa chute, son procès et son exécution ; et ultimement, la réception littéraire de la Terreur et de son acteur le plus célèbre, Maximilien Robespierre. La méthodologie est exemplaire, l'auteure nous guidant à travers trois étapes d'analyse littéraire. Pour chacun des thèmes énoncés ci-haut, elle

présente d'abord l'historiographie de l'événement, suivie d'un examen de la littérature et de l'imagerie de l'époque et, en dernier lieu, elle nous tisse les liens – certes, parfois ténus – reliant ces textes à des ouvrages plus récents. Le corpus sélectionné pour l'étude est élargi, mais savamment équilibré : Douthwaite examine des œuvres majeures, mais tient également à nous faire connaître des textes méconnus. À n'en point douter, la sélection minutieuse du corpus permet de souligner des œuvres provenant des années 1789 à 1803 qui méritent d'être revalorisées.

La littérature révoltée

Si l'analyse se veut également néo-positiviste, elle laisse parfois à désirer : les « chaînons manquants » sont éclairés principalement au moyen d'une théorie de la réception qui supporte mal les ponts établis entre la marche des femmes sur Versailles et *Le Merveilleux pays d'Oz* de L. F. Baum, par exemple. Dans ce premier chapitre, Douthwaite cherche à explorer le récit qui se construit autour des *poissonnières*, ces femmes marchandes et bourgeoises qui confrontèrent la famille royale en octobre 1789, pour finalement toucher le débat actuel sur le genre (*gender*) et l'inversion des rôles. En effet, les médias de l'époque révolutionnaire se moquèrent de ces femmes « amazones » et « masculinisées » cherchant à s'imposer lors des manifestations publiques, moqueries qui ont vu le jour sous forme de caricatures et de récits satiriques. Pour démontrer que l'héritage de ces poissonnières survivait jusqu'à très récemment, Douthwaite mise sur le mouvement anglo-saxon des suffragettes au XX^e siècle. Une leçon d'histoire reliant les *poissardes* aux suffragettes en passant par Olympe de Gouges et Mary Wollstonecraft eût été plus efficace, mais l'auteure mise plutôt sur *Les Merveilleux pays d'Oz* de Baum, publié en 1904 à l'époque des suffragettes, afin de repérer un « chaînon manquant ». Les aventures du général Jinjur (« amazone » à la tête d'une armée féminine qui prend le contrôle du royaume face à un tyran, mais qui en assume très mal la gestion et finit par céder la gouvernance à une reine féérique) ont beau représenter pour Douthwaite « un *spin-off* éloigné des journées d'octobre », le lecteur demeure sceptique. L'histoire de Baum peut bien partager certains thèmes caricaturaux – les « amazones », les stéréotypes, l'inversion des rôles féminins et masculins – avec les marchandes des Halles, leur filiation est étriquée, d'autant plus que l'enquête est sans conclusion : Douthwaite nous présente Baum comme soutenant la cause des femmes (son épouse était militante pour le droit de vote féminin) et l'accuse ensuite d'un sexisme crasse

et capitaliste, pour finalement demander d'un ton vapoureux « *si les choses [sont] bien différentes* » désormais. Pantois face à tant d'ambivalence, le lecteur tourne la page.

L'analyse des mémoires de Louis XVI est supérieure, car plus approfondie, constante et juste. D'une part, Douthwaite effectue une lecture rigoureuse des récits populaires ainsi que des mémoires de Louis XVI pour y percevoir la mort du roi et de la figure paternelle, mais surtout pour jauger les « réactions émotionnelles » des lecteurs des XVIII^e et XIX^e siècles. Un parallèle des plus fins est établi avec *Le Père Goriot* de Balzac pour démontrer les liens qui peuvent être tissés entre les souffrances de Goriot et de Louis XVI suivant l'épisode de Varennes. L'auteure fait mouche grâce au parallèle le plus saisissant de l'ouvrage : « *Les deux hommes se basent sur l'hypothèse que s'ils abandonnent leur pouvoir ou refusent de le défendre, ils seront aimés. En d'autres termes, ils considèrent que leur légitimité est fondée sur la générosité et le consensus plutôt que sur le contrôle.* » Le lecteur arriverait donc à construire le monde de la fiction dans *Le Père Goriot* en établissant des liens avec l'histoire de la Révolution.

L'auteure reprend cette analyse des « réactions émotionnelles » dans les récits médiatiques et littéraires entourant la vie et l'exécution de Robespierre. D'abord, Douthwaite consulte le *Journal de Paris national* pour apprendre « *ce qu'un lecteur moyen, politiquement modéré, pouvait apprendre des événements à mesure qu'ils se déroulaient* ». Mais ensuite, l'auteure envisage le but nébuleux de cerner le « *stress ordinaire sur la vie quotidienne* » de ces gens malgré les deux cent vingt ans qui nous séparent d'eux : elle entrevoit déjà que « *certains chercheurs vont peut-être froncer les sourcils devant [sa] théorie* » et, sur ce point, elle n'a pas tort. Elle opte bizarrement pour l'analyse du genre de la « dernière lettre », ces messages écrits par des condamnés. Que ces gens s'appretant à monter à l'échafaud emploient des termes comme « chagrin » et « cas nerveux » n'a rien de très surprenant ; que les critiques modernes « *se [soient] avérés profondément émus* » par la lecture d'un ouvrage recueillant de telles lettres n'est guère extraordinaire. Le lecteur peine à savoir la manière dont ces lettres dévoileraient les sentiments du grand public de 1793 à 1794... Confus, nous poursuivons la lecture pour finalement tomber sur l'agréable analyse de récits du XIX^e siècle (dont *Un conte de deux villes* de Charles Dickens et *La Chronique des banalités* de Flaubert) mettant en scène le personnage monstrueux de Robespierre. C'est par le processus

de la catharsis que ces œuvres ont pu aider à refermer la parenthèse historique de la Terreur pour une société jusque-là hantée par le spectre de l'Incorruptible et les traumatismes.

Dans son chapitre intitulé « Le Frankenstein de la Révolution française », Douthwaite s'attaque au cœur de la proposition de l'ouvrage. L'auteure nous fait découvrir le texte allégorique de François-Félix Nogaret, *Le Miroir des événements actuels* (1790), mettant en scène un créateur d'automates nommé Frankenstein et devant de presque trois décennies le roman de Shelley. En rapportant cet ouvrage au contexte historique et social de l'époque, l'auteure prouverait « que les événements révolutionnaires ont influencé le thème de la création artificielle ». L'histoire se déroule à l'époque romaine, alors que six inventeurs se disputent pour épouser une jeune fille. L'intrigue est pertinente politiquement dans la mesure où deux des inventeurs – ceux qui gagnent les cœurs de la demoiselle et de sa sœur – ont des noms significatifs : le premier, Wak-wik-vauk-on-son-frankenstein, serait une réécriture du nom du grand ingénieur français Vaucanson, et le deuxième, Nicator, représenterait Necker, le ministre des Finances sous Louis XVI. Après le mariage, les deux couples se joignent à un préteur, leur « père symbolique », pour mener un coup d'État contre l'oppression romaine et établir une « méritocratie laïque ». Un épilogue explicatif, joint au livre, dénonce les violences de l'Église envers le peuple français. L'automate n'est plus un objet « surnaturel », mais un objet scientifique des Lumières qui se joint aux réalités économiques et industrielles d'une nouvelle Nation française. Nogaret, en plus d'accorder aux automates un rôle effectivement politique en prônant une régénérescence de l'Homme et de l'État, veut faire triompher « la science sur la superstition ». Cette fascinante étude, la plus approfondie jusqu'à ce jour, permet de découvrir un texte bien trop méconnu et soulève des interrogations qui pourraient devenir l'objet d'une analyse encore plus étendue, notamment sur les différences entre les deux éditions de l'ouvrage. La seconde, *Aglaonice, ou la belle au concours*, est parue en 1795 avec de nombreuses modifications sur le fond (les opinions politiques de l'auteur sont atténuées, voire complètement évacuées) ainsi que sur la forme (le travail d'édition ayant complètement restructuré l'ouvrage et son titre).

La dernière partie du chapitre est consacrée à l'étude de *Frankenstein* de Mary Shelley (1818), mais l'interprétation est sommaire et laisse le lecteur sur sa faim. Outre une analogie sur les inventions des « découvertes utiles » (telles que

l'automate) légiférées par les brevets de 1790-1791, le roman représenterait tout bêtement les « échecs paternels » et le dysfonctionnement familial, répandus en France après la fuite du roi Louis XVI à Varennes. Autrement dit, si le projet révolutionnaire de l'homme régénéré échoue, c'est parce que désormais « la création est envisagée comme un pouvoir masculin ». Douthwaite fait donc abstraction de toute signification politique pour expliquer un phénomène qu'elle réduit à la question genrée, d'autant plus que cette argumentation grossièrement établie ne représente que la dernière page et demie du chapitre.

L'auteure anticipe que « les personnages [...] se demandent à quel point la recherche et le développement devraient rétrograder, craignant que le progrès ne se transforme en une force monstrueuse ». Elle nous rappelle que Shelley s'interroge sur les raisons pour lesquelles la Révolution ainsi que la relation entre Frankenstein et son Monstre auraient « mal tourné ». Elle nous confirme que « le projet scientifique de créer une nouvelle espèce à partir de membres récupérés de manière aléatoire [...] dans des charniers ou des fosses communes est analogue au rêve des législateurs français de créer un "homme régénéré" ». Et pourtant, malgré ces tâtonnements, Douthwaite n'expose jamais (à dessein ?) le parallèle qui brûle à découvert : le roman de Shelley ne nous amène-t-il pas à identifier l'homme régénéré de la Révolution avec le Monstre, expérience ratée, destiné à la barbarie et au règne de la Terreur ? Le verbe de Mirabeau rappelle étrangement l'expérience de Frankenstein, exigeant notre réflexion : « Vous avez soufflé sur ces restes qui paraissaient inanimés. Tout à coup une constitution s'organise, déjà ses ressorts déploient une force active ; le cadavre qu'a touché la liberté se lève et reçoit une vie nouvelle. » Le thème de l'*hubris*, et non pas celui de la famille paternalisante (frayant l'anachronisme), pourrait davantage relier le roman de Shelley à l'événement fondateur foncièrement politique qu'est la Révolution française. Ce chapitre offrait pourtant à Douthwaite la chance inouïe d'entreprendre une étude inédite sur la création littéraire et politique du *monstre révolutionnaire*, sans détourner le lecteur des autres objets d'étude, une occasion qu'elle ne saisit pas.

La Révolution ou la Bonne Nouvelle « incorruptible »

Les visées plus larges ainsi que la pertinence de l'étude sont pauvrement encadrées. L'auteure avoue elle-même d'emblée que « la revendication de l'influence ou de la réverbération entre les auteurs du corpus révolutionnaire et les auteurs

analysés dans les codas, qui sont séparés par un tronçon de temps et d'espace, est spéculative. Il manque quelques chaînons entre les chaînons manquants ». Néanmoins, ce sont surtout les propositions fort entreprenantes parsemées tout au long de l'ouvrage ainsi que le ton grandiloquent de l'auteure – frôlant le théâtral – qui peuvent surprendre plus d'un lecteur. Douthwaite ne se lasse pas de partager la « Bonne Nouvelle révolutionnaire », à tel point qu'on a l'impression de se faire sermonner un catéchisme de bien-pensance. D'abord, le lecteur a droit à un brin de prédication à l'endroit des grandes questions politiques et sociales actuelles : « *Les implications de la démocratie sont présentes dans nos actes : en faisant ce qu'il faut pour les gens qui nous entourent, chacun d'entre nous réalise quotidiennement le rêve révolutionnaire.* » Sans manquer d'audace, l'auteure annonce dans son introduction que son analyse des questions sociales et politiques ayant accablé le XVIII^e siècle, ainsi que la manière dont celles-ci ont été « dénouées » à la Révolution (le lecteur se demande si le dénouement a vraisemblablement eu lieu), nous accorderait « *un peu de perspective* » pour résoudre tous nos problèmes actuels. N'est-ce pas Danton qui disait : « *De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace* » ?

L'AUTOMATE N'EST PLUS UN OBJET « SURNATUREL », MAIS UN OBJET SCIENTIFIQUE DES LUMIÈRES QUI SE JOINT AUX RÉALITÉS ÉCONOMIQUES ET INDUSTRIELLES D'UNE NOUVELLE NATION FRANÇAISE.

Douthwaite incorpore ensuite un soupçon d'évangélisme chrétien, car même si « *des erreurs ont été faites et le sont toujours, des erreurs affreuses qui ont de terribles conséquences pour d'innocents citoyens* », le lecteur « *retiendra une chose de ce livre : l'expérience révolutionnaire a de la valeur et les histoires valent la peine d'être transmises, car un jour les humains feront peut-être ce qu'il faut* ». Du panache ! Bref, des leçons de morale bien pétries se juxtaposent aux analyses plus sérieuses et critiques.

L'auteure cherche finalement à démontrer que « *l'esprit révolutionnaire [demeure] bien vivant au XXI^e siècle* » en brandissant des exemples tirés de notre époque : une publicité de Juicy Couture, une campagne de mode signée Dolce et Gabbana (par ailleurs un peu trop osée pour les mœurs conservatrices, semble-t-il), une publicité de Motorola et, pour clore le tout, le film *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola. Les conclusions de l'ouvrage détonnent avec le reste du texte : alors que le lecteur est préalablement guidé à travers des analyses formelles, on a désormais l'impression d'être entraîné dans un dédale où l'auteure bondit d'une conclusion hâtive à l'autre. Les arguments, garnis d'un léger parfum soixante-huitard, sont peu convaincants tant Douthwaite semble confondre l'esprit de révolution avec *l'esprit de révolte*. Certes, « *une Révolution n'équivaut pas à une Renaissance* », mais rappelons qu'elle n'équivaut pas non plus à de la banale provocation.

En définitive, l'auteure impose quelques dernières prétentions éthiques et prises de position politiques pour raconter une énième fois la manière dont son ouvrage « *[pourrait] rappeler aux lecteurs qu'il y a encore beaucoup de choses à faire dans ce domaine [moral]* ». L'auteure ne peut s'empêcher de verser quelques gouttes (larmes ?) de pathos inarticulé en calquant son point de vue tout à fait occidental et tout à fait droits-de-l'homme sur les conflits engendrés lors du Printemps arabe – qui, quoique certainement révolutionnaire, est issu d'une histoire millénaire qui est propre à une autre civilisation et donc incommensurable dans le cadre de cet ouvrage qui tombe à plat.

Julia V. Douthwaite prétend « *fermer la boucle* » entre le passé et le présent, entre l'introduction et la conclusion de son ouvrage, mais creuse plutôt un fossé dans l'esprit de ses lecteurs. L'auteure démarre son ouvrage à l'aide d'une déclaration fracassante : le rôle de la Révolution « *n'est pas fini* ». Tel l'effet bouleversant d'un miroir, la dernière phrase reflète la première : « *Une chose est sûre : l'esprit révolutionnaire vit toujours.* » Face à ces sentences, on ne peut s'empêcher de réfléchir à l'éloquente formule de Mona Ozouf dans *L'Homme régénéré* : « *Ce qui habite cette conception de la régénération [en l'occurrence, celle de Douthwaite], c'est à la fois la volonté de terminer l'entreprise et la peur sourde qu'elle soit interminable.* » Tel le Monstre de Frankenstein, l'Esprit révolutionnaire serait-il donc condamné, sous peine d'on ne sait quelle décadence, à l'errance et à l'accomplissement d'une tâche jamais achevée, toujours différée ? ■